

Stella GHERVAS, *Réinventer la tradition. Alexandre Stourdza et l'Europe de la Sainte Alliance*, Honoré Champion, Paris, 2008, 620 pages.

Au cours de ses investigations dans les archives genevoises, qu'elle allait ensuite compléter par un travail assidu dans les bibliothèques d'Odessa et de Saint-Petersbourg, Stella Ghervas a rencontré « Alexandre Stourdza (1791–1854), un intellectuel orthodoxe face à l'Occident » : tel est le titre de sa première étude, publiée en 1999. Le livre qui vient de paraître chez « Champion » est l'aboutissement de la thèse soutenue à Genève. Il est toujours consacré au même philosophe et théologien russe qui, jusqu'à présent, n'avait guère éveillé d'intérêt, sauf en Roumanie, à cause de sa naissance dans la grande noblesse de Moldavie. Constatant que cette personnalité et son œuvre, quoique écrite pour une part importante en français et tenue en haute estime par certains de ses contemporains, étaient sur bien des points encore méconnues, mon ancienne élève s'est dévouée à ce sujet avec beaucoup de ténacité. Elle est parvenue à nous éclairer sur le caractère d'un farouche défenseur de l'orthodoxie dont on s'est quelquefois demandé si sa religion était politique ou foi profonde.

Cette incertitude disparaît maintenant, quand on connaît ses écrits intimes et une partie de sa correspondance. Ses lettres adressées à Charles Eynard-Châtelain (1807–1876) que j'avais découvertes il y a quarante ans à la Bibliothèque Publique et Universitaire de Genève, contiennent des épanchements qui ne laissent aucun doute sur la sincérité de sa piété, mais, en même temps, montrent son attachement vaniteux à la vie littéraire et son engagement politique. Stourdza entretenait l'illusion que la traduction en français de plusieurs textes apologétiques eût dû produire des conversions à l'orthodoxie. Qui s'agissait-il d'amener au giron de l'Eglise d'Orient ? Pas les catholiques, contre lesquels il lançait toutes les flèches de son carquois de controversiste. Méfiant envers Rome, sans oublier son ancienne polémique avec Joseph de Maistre qu'il avait personnellement connu, il appartenait à cette lignée de penseurs orthodoxes qui ont souhaité un rapprochement avec les protestants. Cependant, il serait excessif d'interpréter l'ouverture de Stourdza vers la Réforme comme un signe d'irénisme. Le théologien, chez lui, était doublé d'un homme politique et, durant les années de cette correspondance, de 1839 à 1853, les inquiétudes que lui inspirait le mouvement révolutionnaire en Europe n'ont fait que renforcer sa nostalgie de la Sainte-Alliance. Il a été de ceux qui ont œuvré pour un ralliement de la Russie et de la Prusse sous la même bannière. Il fallait opposer aux révolutions un front inébranlable et réagir fermement au prosélytisme catholique. Lorsqu'il est mort, au début de la guerre de Crimée, Stourdza pouvait se dire que la coalition des papistes et des anglicans avec les musulmans, forgée par l'ambition du Corse, imposait à la Russie le rôle qu'il lui avait toujours destiné, celui de défenseur de la vraie foi.

Ses projets d'édition n'ont pas eu de chance à Genève, à Jassy non plus, où il a été déçu par son jeune collaborateur, qui devait devenir un remarquable historien et homme d'Etat, Michel Kogălniceanu. Les cinq volumes qui vont recueillir ses œuvres posthumes (Paris, 1858–1861) ne trouveront que peu de lecteurs, ce qui était une prévisible revanche contre le ton de précepteur morigénant des écoliers que l'apologiste de l'orthodoxie prenait volontiers. Il a fallu pour écrire sa biographie autant de patience que de tact et de perspicacité pour nous en tracer un portrait tout en demi-teinte. Le premier à l'avoir essayé avait été, en 1938, Emmanuel Haivas, un ancien élève de l'Ecole Roumaine de Fontenay-aux-Roses, mais son étude n'était fondée que sur un petit nombre de sources.

Le livre de Stella Ghervas est bien charpenté et solidement documenté. Par exemple, l'index de la correspondance reçue ou envoyée par Alexandre Stourdza et par sa sœur, la comtesse Edling, rassemble toutes les informations disponibles. Les noms qu'on y trouve sont des plus divers, de Hammer-Purgstall, l'historien de l'Empire ottoman, au Père Lacordaire, de Mme Récamier au compositeur Meyerbeer, des diplomates russes Giers et Basily à Sainte-Beuve ou à Caroline de Wolzogen, une amie de Schiller. L'index des manuscrits de Stourdza est également riche (pourtant, il y manque le ms. fr. 81 de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine, qui contient les « Etudes

religieuses, historiques et morales dédiées aux fils du prince de Moldavie Démètre et Grégoire Stourdza, à Alexandre Vogoridès et à Michel Kogalnitchan le 29 novembre 1836, Berlin »).

Un premier chapitre retrace la carrière d'Alexandre Stourdza. C'est le seul où quelques inadvertances ou lacunes doivent être relevées. Ainsi, le projet d'une république « aristo-démocratique » en 1802 n'était pas l'expression des « grands propriétaires fonciers de Transylvanie » (p. 23 ; p. 126, n. 52, il est question des « boyards roumains de Transylvanie » !) : on l'a attribué soit au Moldave Démètre Stourdza, soit, avec moins de chances, au Valaque Jean Cantacuzène. La généalogie dressée en 1842 pour les Stourdza ne peut être utilisée que pour sa dernière partie, car elle visait à établir une relation, absolument fautive, avec la famille hongroise des Thurzo. Au sujet de la responsabilité des Mourousi pour la perte de la Bessarabie, livrée à la Russie en 1812, il fallait citer un article d'Armand Goșu qui ne laisse plus le moindre doute là-dessus (voir le volume « Național și universal, studii oferite prof. Șerban Papacostea », Bucarest, 1998). En revanche, p. 55, on trouvera des détails nouveaux sur les circonstances de la conclusion du traité de Bucarest. L'opinion de Nicolas Giers à propos de la lenteur avec laquelle l'influence russe s'est étendue sur la Bessarabie après l'annexion avait déjà été signalée par moi dans la revue « Arhivele Olteniei », 11, 1996. Le nom de la région située au Nord de la mer Noire, jusqu'à l'embouchure du Dniestr, garde le souvenir de la dynastie valaque, dont la domination, au XIV^e siècle, avait pénétré dans ce territoire (à corriger donc la note 142, p. 60). Le poète phanariote mentionné p. 121 ne s'appelait pas « Cephaloglou », mais Kalphoglou. Les deux lettres publiées en 1913 dans « Drum drept » sous une signature réduite à des initiales avaient été découvertes par Alexandre Papacostea dans les papiers de Démètre Ghika, lequel était alors ministre de Roumanie à Sofia.

Un autre chapitre amène une certaine réévaluation du rôle de Stourdza au service de la Sainte-Alliance, avec le scandale que celui-ci fit éclater en 1818 par son pamphlet contre le libéralisme des Universités allemandes, et surtout une analyse attendue depuis longtemps des deux projets de Constitution pour les Principautés danubiennes (pp. 222–231). Ces dernières pages témoignent des efforts constants et persévérants de Stourdza pour remédier aux injustices et aux abus dont souffraient les habitants de Moldavie et de Valachie. Mais c'était toujours du pouvoir impérial et de ses représentants que le conseiller du tzar attendait des réformes capables de faire régner l'ordre et la loi. Qu'il ait approuvé et appuyé le régime de Michel Stourdza en Moldavie, cela se conçoit, parce que le prince était son cousin. Lorsque « ce malheureux pays » était occupé par les troupes russes, en 1828, il s'empresse d'intervenir en faveur des Roumains que les réquisitions pressuraient : « il y va de l'existence d'un peuple entier, comme de la subsistance future de notre brave armée. Au nom de Dieu et pour l'honneur de la Russie, n'écorchons pas afin de tondre, ne coupons pas l'arbre par le pied, ne dévorons pas imprudemment l'avenir ». Je détache ce passage d'une lettre, longue et pathétique, adressée à D.V. Dachkov, que l'auteur connaît sans toutefois la citer. On a parfois invoqué les souvenirs de F.F. Viegel, selon lesquels Stourdza aurait envisagé un Etat moldo-valaque indépendant « dont auraient fait partie la Bessarabie, la Bucovine et la Transylvanie ». Reste à voir quand furent écrits les mémoires de ce témoin ; les espoirs soulevés par la crise balkanique de l'année 1821 reviennent dans une seconde lettre à Dachkov, envoyée de Bucarest, le 27 juin 1828 : « Le comte Capodistrias demande pour la Grèce un gouvernement monarchique régulier. J'émettrai constamment le même vote en ce qui concerne la Moldo-Valachie. Un Prince étranger, de sang royal, est aussi nécessaire à ces pays-ci qu'à la Grèce ... La réunion en un seul Etat de la Moldavie avec la Valachie ne me paraît pas praticable que sous les auspices d'un Prince héréditaire et étranger » (Archives nationales d'histoire, Saint-Petersbourg, fonds 1630/1, n° 222). Il eût fallu citer ce texte qui fait apparaître Stourdza comme un précurseur.

Il convient de signaler aussi les pages consacrées à Montesquieu et à Rousseau, tous les deux ayant influencé la pensée de Stourdza, les rapports que celui-ci eut et maintint avec les théosophes (Mme de Krudener, Jung-Stilling et Baader) et surtout la guerre menée contre Joseph de Maistre, dont les vues théocratiques le rapprochaient de son adversaire, tandis que l'affrontement entre catholicisme et orthodoxie, plus âpre qu'on l'imaginerait aujourd'hui, demeurait essentiel. D'ailleurs, l'opposition des deux penseurs est aussi présente sur un autre terrain, Stourdza étant philhellène et de Maistre soutenant la légitimité de l'Empire ottoman contre les Grecs schismatiques.

C'est dans la spiritualité missionnaire qu'il faut chercher le secret de la vie religieuse de Stourdza et ce qui fait l'unité de sa personnalité. Stella Ghervas insiste plutôt sur la contradiction entre la piété chrétienne et les Lumières, en essayant de montrer comment l'association de ces tendances arrive à donner une identité spécifique. Or, je dois écarter cette théorie compliquée d'un espace intermédiaire qui serait fourni par « le monde orthodoxe » développé autour de la Russie. Comme beaucoup de ses contemporains, Stourdza avait incorporé l'héritage de l'Aufklärung dans sa formation intellectuelle, mais l'essor révolutionnaire de l'Occident après 1830 a provoqué la rationalisation de son conservatisme. D'autre part, une conscience accrue du retard culturel de la Russie et des pays sud-est européens qu'il considérait comme des satellites de l'Empire explique un déploiement de l'évangélisation auquel Stourdza a apporté sa contribution. Celle-ci se poursuit pendant une vingtaine d'années, les dernières de sa vie.

Cette existence studieuse et dévote s'est déroulée à Odessa. Lorsqu'il meurt en 1854, sa disparition est signalée comme une des grandes pertes subies par la ville. Il y avait tenu le premier rang par sa participation à l'activité de plusieurs sociétés savantes. La Société d'histoire et d'antiquités s'était constituée en 1839 et publiait une revue depuis 1844. Stella Ghervas ajoute des informations éclairantes à ce propos ; j'avais déjà eu l'occasion de signaler l'intérêt des premiers volumes de cette publication dans « Studii clasice », XII, 1972. Kogălniceanu fut convié à se joindre à ces érudits. Cependant, trois ans après, un conflit l'opposera à Stourdza, dont l'auteur de ce livre omet de rendre compte. En tant qu'imprimeur, Kogălniceanu s'était obligé à éditer les « Etudes religieuses » en grec, en français et en roumain. Ayant négligé de s'acquitter de ces engagements, pour lesquels il avait été payé, il a irrité Stourdza et celui-ci s'est plaint au prince de Moldavie, en demandant « justice prompte et exemplaire ». Son ancien élève est traité d'« ingrat » et de « jeune vaurien » dans ces lettres qui ont vu le jour quand Kogălniceanu vivait encore, mais qui furent pudiquement censurées dans leur seconde édition (cf. « Uricaru », X, pp. 346–358).

En conclusion, les recherches de Stella Ghervas ont soigneusement reconstitué les idées et les agissements d'un personnage de second plan, ce qui est le lot commun de beaucoup de thèses de doctorat. Néanmoins, Alexandre Stourdza avait été lié à tant de figures illustres de la politique et de la littérature, russe et européenne, que le monument qui lui est ici élevé mérite le labeur ardu que sa construction a exigé. Par de nombreux détails, l'auteur a réussi à rendre l'atmosphère de l'époque et ces détails n'ont pu être retrouvés qu'à travers des lectures très étendues. C'est un ouvrage auquel devront recourir tous ceux qui s'intéresseront à tel ou tel aspect des rapports intellectuels de la Russie avec l'Occident pendant la première moitié du XIX^e siècle.

Andrei Pippidi

Alex DRACE-FRANCIS, *The Making of Modern Romanian Culture. Literacy and the Development of National Identity*, Tauris Academic Studies, London – New York, 2006, 248 p.

Romanians use to complain they are ignored by Western historians and literary critics, when they are not met with condescension. This book proves the untruthfulness of such a reproach. It shows the origin of the frustration felt by Romanian intellectuals and, at the same time, it is both fair and unsparing about cultural backwardness. The large bibliography the author has consulted is the result of many years of studious research; it can even be envied by most of us. He demonstrates with grace and skill how difficult and yet rewarding is to investigate the role of literacy and literature in the building up of the Romanian national identity.

Questions – always sensible – and answers – almost always right – extend over a period which starts at the turn of the 18th century and lasts till 1890, when society and nation were already sufficiently developed for a regular consummation of literature. Otherwise, Alex Drace-Francis disagrees with those who emphasized the importance of education and reading for acquiring a new national awareness. According to the British historian, it was only one of the elements that contributed to modernization / Westernization. But he would share my belief that, before the 1688